

UNE FLEUR DES BOIS

NARRATION HISTORIQUE

"Être du même pays, c'est respirer le même air... jouir des mêmes beaux jours... souffrir les mêmes douleurs..."

MME DE RIEUX.

I

Pendant la guerre franco-iroquoise, il se passa des drames, des événements, des aventures qui ont laissé leurs traces et qu'il est intéressant, et surtout instructif d'étudier à loisir.

Une relation nous apprend que, parmi les captifs qui furent emmenés du Canada aux États-Unis, se trouvait une jeune Algonquine, élevée parmi les Français, maîtres alors du Canada ; la fillette avait été baptisée dans la ville de Trois-Rivières. Faite prisonnière avec tous les siens, elle essayait leurs larmes et relevait leur courage. Son énergie virile, son intrépidité remarquable charmèrent le Grand Chef, elle conquiert le cœur de ce guerrier païen. Il l'épousa et la conduisit dans son wigwam de Gandawague, sur les bords de la rivière Mohawk.

Bien qu'au sein de l'idolâtrie, elle conserva la foi jusqu'à la mort. Elle eût de son mariage deux enfants ; un garçon qu'elle aimait tendrement et une petite fille qu'elle chérissait aussi de tout son cœur et qui s'appelait : Tegakwitha.

II

Tegawitha avait vu quatre fois les blés mûrir et dorer les champs de leurs blonds épis ; quatre fois la neige argenter la forêt de ses flocons diaphanes, quand la Divine Providence jugea bon de lui envoyer une première épreuve.

La petite vérole, qui ravageait le pays, lui enleva en peu de jours son père, sa mère et son petit frère ; elle-même fut atteinte du terrible fléau, mais elle en fut quitte pour une grande faiblesse visuelle. Le grand jour la fatigua tellement qu'elle fut forcée de vivre, pendant un certain laps de temps, dans une petite chambre obscure ; même, durant une partie de sa petite enfance, elle dut fuir la trop vive lumière du soleil. Peu à peu elle s'habitua à la solitude et fit ensuite par goût ce qu'elle avait d'abord fait par nécessité. Cette inclination pour la vie sédentaire, si opposée au penchant de la jeunesse indienne, fut surtout ce qui conserva, même dans le séjour de la vie libre des bois, l'innocence de mœurs de la pauvre orpheline. Elle grandit ainsi pendant longtemps, sous la tutelle d'un oncle et de tantes qui étaient, dit la chronique : l'"Oyander" et les "Stirps" de la bourgade iroquoise.

III

Les pauvres, alors, étaient plus misérables qu'aujourd'hui. Il n'y avait plus un coin de terre de la Nouvelle-France où l'on pût dormir en paix ; la guerre était partout. Et la guerre, c'est la désolation et la ruine ; c'est la démolition des solides constructions que les hommes bâtissent pour abriter leur famille et leurs bestiaux contre la tempête et le froid ; la guerre, c'est une marâtre, une voleuse qui vide les greniers et les bourses, jusqu'à ce qu'il ne reste rien, plus rien aux riches, pour les charités ; plus rien aux pauvres pour le pain quotidien. Or, la guerre des Iroquois, ces sauvages cruels, désolait notre pays.

L'an 1666, le roi de France, Louis XIV, voulut remédier à cet état de choses. Il confia au Marquis de Tracy, "son altier vice-roy", la mission d'établir l'ordre dans la colonie et de réduire les Iroquois. A cette fin, il lui donna le brillant régiment de Carignan. C'est ainsi que, le 9 janvier 1666, cette héroïque armée, composée de vaillants soldats français et de braves "habitants" ou hardis volontaires, sous le commandement de MM. de Courcelles et de Tracy, marcha, raquettes aux pieds, vers la vallée des Mohawks. Ils portèrent la guerre dans les bourgades iroquoises et brûlèrent trois villages agniez. Cette expédition répandit la terreur parmi tous les Indiens ; ils en vinrent à des propositions qu'on écouta et la paix se conclut à l'avantage des deux nations.

IV

La France, prévoyante et sage, choisit ce moment, qui paraissait favorable, pour envoyer des missionnaires aux Iroquois. On confia à ces missionnaires les présents que faisait le gouverneur, afin de leur faciliter l'entrée dans ce pays barbare. Ils y arrivèrent à une époque de l'année où ces peuples ont coutume de se livrer à des orgies ; personne ne se trouva en état de les recevoir. Ce contre-temps procura à la jeune Tagakwitha l'avantage de connaître ceux dont Dieu voulait se servir pour la conduire à une haute perfection.

Son oncle, non par amour, mais par politique ou par diplomatie, offrit de loger les religieux et de subvenir à leurs besoins. Tegakwitha fut chargée de les servir. Elle s'acquitta de sa tâche avec tant de modestie et de douceur, que les bons Pères en furent touchés et charmés. La jeune fille, de son côté, fut frappée des manières affables de ces saints Jésuites.

Elle assistait aux instructions religieuses et aux prières qui se faisaient dans la chapelle d'écorce et murmurait tout bas : Dieu des robes noires ! Dieu de ma mère ! "Ravennio" ! C'était le cri de son cœur pur et déjà chrétien en pensées et en désirs.

Soit timidité naturelle ou défense formelle de son oncle, peut-être à cause de ces deux raisons à la fois, elle n'osait s'ouvrir sur le dessein qu'elle avait d'embrasser la religion catholique. Cependant, l'occasion de déclarer ses sentiments se présenta au moment où elle s'y attendait le moins : une blessure qu'elle se fit au pied la retint au wigwam, tandis que la plupart des femmes allaient dans les champs faire la récolte du blé-d'Inde. Tagonhatsihongo, vieille sauvagesse chrétienne, qui l'aimait beaucoup, était restée pour avoir soin d'elle. Elles causaient toutes deux lorsque, soudain, une ombre passant devant la porte, attira l'attention de Tegakwitha.

Le Père de Lamberville faisait, ce jour-là, sa tournée pour instruire, à loisir, ceux qui devaient recevoir le baptême. Il ne songeait pas à entrer dans la maison du chef ; il était convaincu que cet Indien n'aimait pas la robe noire. Il croyait probablement la maison vide, car il savait son personnel industriel et pensait tout le monde aux champs. La voix de Tegonhatsihongo frappa son oreille ; il jeta un coup d'œil dans l'intérieur du wigwam et rencontra le regard anxieux de Tegakwitha. "Il fut poussé à entrer", dit l'antique manuscrit. Une inspiration soudaine, irrésistible, que la jeune Indienne appela plus tard : "l'esprit de sa mère" le saisit. Il entra, Tegakwitha, ne put retenir sa joie. En présence de sa vieille compagne, elle parla du désir qu'elle avait d'être baptisée. Elle s'expliqua aussi sur les obstacles qu'elle aurait à rencontrer dans la famille de son oncle. Ce premier entretien donna au Père de Lamberville, une haute idée de la fermeté d'âme de cette jeune sauvagesse. La vivacité de son esprit, la bonté de son caractère, son courage intrépide, sa suave candeur firent juger au missionnaire qu'elle ferait un jour de grands progrès dans la vertu. Il s'appliqua à l'instruire des vérités de la religion chrétienne. Tout l'hiver fut employé à son instruction, et elle se prépara au baptême avec une piété exemplaire.

V

Les cloches ne carillonnaient pas parce que il n'y en avait qu'une ! Une petite cloche, mais elle sonnait joyeusement !

Tin, tin !
Et l'écho redit au lointain :
Tin, tin !

La cloche d'argent nous appelle
Entrons dans la blanche chapelle :

Tin, tin !
Et l'écho redit au lointain :
Tin, tin !

Le soleil rayonnait dans la voûte d'azur, et les petits oiseaux accouraient se percher sur les érables d'alentour, pour chanter, à leur manière, l'Alleluia de Pâques. Car c'était le jour de Pâques de l'an 1666 ; et, Tegakwitha fut baptisée et appelée : Catherine. Catherine : nom favori des vierges du ciel qui proté-

gèrent, en toute occurrence, la vierge indienne de la Nouvelle-France.

Après avoir reçu le baptême, la jeune fille ne songea plus qu'à se rendre parfaitement fidèle aux engagements qu'elle venait de contracter. Ses prières, ses dévotions, ses pénitences furent réglées ; elle fut si docile à se conformer au plan de perfection qu'on lui avait tracé, qu'en peu de temps elle devint le modèle des jeunes filles de la contrée. Cette vertu extraordinaire qu'on ne pouvait s'empêcher d'admirer lui attira des persécutions. Son oncle lui fit un reproche de son assiduité à la chapelle, les jours de fête et le dimanche ; il trouvait mauvais qu'elle s'abstint, ces jours-là, d'aller comme les autres travailler dans les champs. Elle fut accusée de mollesse, de fainéantise et d'ingratitude. On ne lui laissa rien à manger, afin de la contraindre par la faim à suivre ses tantes et ses cousines dans leurs travaux. Catherine supporta avec patience les reproches et les duretés ; elle aimait mieux se passer de nourriture, les jours consacrés au Seigneur, que de violer la loi qui ordonne de s'abstenir de tout travail et de sanctifier les fêtes par la prière et les exercices de piété. Elle résolut de tout endurer, et les persécutions, et les tribulations ne lui manquèrent point.

Chaque fois qu'elle allait à la chapelle, les gamins la poursuivaient à coups de pierre. S'enveloppant de sa couverture, elle se garantissait tant bien que mal ; pour se mettre à l'abri de leurs obsessions, elle fut souvent obligée de prendre des chemins détournés.

Un jour qu'elle se dirigeait vers la chapelle rustique, un sauvage l'arrêta brusquement sur la route ; ses yeux étincelaient de colère ; il leva son tomahawk au-dessus de sa tête, comme pour la scalper. Tegakwitha se contenta de baisser la tête, sans laisser paraître la moindre émotion. Cette intrépidité peu commune étonna tellement l'Indien qu'il prit aussitôt la fuite, comme s'il avait été lui-même épouvanté de l'atrocité du crime qu'il avait eu l'intention de commettre. Peut-être fuyait-il, effrayé par une puissance invisible.

VI

Lorsque Tegakwitha eût atteint sa dix-huitième année, son oncle jugea qu'il était temps de la marier. Il se trouvait intéressé à lui donner un époux, parce que selon la coutume du pays ; "le gibier que le mari tue à la chasse est au profit de la femme et de tous ceux de la famille". Il avait en vue un jeune chasseur indien de la vallée, qui, suivant lui, ferait un époux d'élite. La jeune sauvagesse avait des inclinations bien opposées aux desseins de ses parents : elle s'était éprise d'un grand amour pour la virginité, avant même d'en connaître l'excellence. Aussi, lorsqu'on lui proposa de l'établir, s'en excusa-t-elle, sous divers prétextes. Elle alléguait sa grande jeunesse et le peu d'inclination qu'elle avait pour le mariage. Alors, ce fut une guerre à outrance. On la traita en esclave, on interpréta malignement ses actions les plus innocentes ; on la taxa de stupidité ; enfin, on mit tout en œuvre pour éprouver sa constance. Tegakwitha souffrit tous ces mauvais traitements avec patience et sans rien perdre de sa douceur naturelle ; elle se prêta à tout ce qu'on exigea d'elle, avec une attention, une docilité, une grâce même qui paraissaient au-dessus de son âge et de ses forces. Ses tantes, vaincues par sa douceur, lui rendirent leurs bonnes grâces ; ils la laissèrent libre de prendre le parti qu'elle voudrait.

Elle continua donc sa vie ordinaire, comme si rien ne l'avait froissée. Elle rendait tous les services possibles à la maison. C'est elle qui pilait le blé-d'Inde, allait chercher l'eau au puits, bûchait ou fendait le bois de chauffage, faisait la "sagamité", ce qui est, parmi ces nations, l'emploi ordinaire des femmes. Le reste du temps elle confectionnait de jolis ouvrages de fantaisie pour lesquels elle avait une adresse remarquable. Elle brodait en perles des peaux de caribou et de porc-épic et en façonnait des mocassins. Elle tressait de jolies corbeilles, qu'elle peignait avec un goût exquis. Elle brodait des ceintures et des colliers en "wampum" ; enfin, elle travaillait toujours, en travaillant elle pensait au ciel.